

TÜRKİYE TURING VE OTOMOBİL KURUMU BELLETENİ

*T.T.O.K. İcra Vekilleri Heyetinin 2/4/1930 tarih ve 9069 sayılı kararile
umumun menfaatine yardımcı cemiyet olarak tanınmıştır.*

(Beynelmilel Turizm İttifakına, Beynelmilel Otomobil Federasyonuna ve Dünya Turizm ve Otomobil
Teşkilâtına mensubdur.)

Tepebaşı, Meşrutiyet Caddesi, No. 157 (Moralı Pasaj, Sol kısım No. 2) Beyoğlu-İstanbul
Telefon : 43166



İstanbul limanı
Le port d'Istanbul

Bulletin Officiel du Touring et Automobile Club de Turquie

*Association nationale reconnue d'utilité publique en Turquie par Décret No. 9069 du 2 Avril 1930
Affiliée à l'Alliance Internationale de Tourisme, à la Fédération Internationale de l'Automobile et
à l'Organisation Mondiale de Tourisme et d'Automobilisme.*

Tepebaşı, Meşrutiyet Caddesi, No. 157 (Moralı Pasaj, Sol kısım No. 2) — Beyoğlu - İstanbul.

Paysages de Turquie : BURSA

«Oui, les plus beaux exploits guerriers de l'histoire, au cours des âges, ont été inspirés par l'amour. A commencer par la Guerre de Troie», me disais-je aujourd'hui en contemplant dans le matin léger grisailant et tout parfumé de glycine et de lilas neuf le paysage qui s'étend, à Brousse, au pied de l'ancienne citadelle. Le long de la plaine d'ou, telles de vertes pertuisanes, jaillissait l'innombrable armée des peupliers, le long de la plaine où les cerisiers en fleurs moussaient comme le savon des lessives campagnardes, serpentait la coulée lumineuse du Nilufer. Et c'est sans doute cette petite rivière qui m'avait poussée à conclure de la sorte. N'évoque-t-elle pas une des plus jolies histoires d'amour que l'on connaisse? Mais je ne saurais résister plus longtemps au désir de vous — ou plutôt de me — la répéter.

C'était du temps qu'Osman bey, qui fut le premier sultan ottoman, régnait déjà sur une partie de la Bithynie, sans avoir encore réussi à s'emparer des villes fortifiées de Nicée, de Nicomédie et de Brousse. Un jour, son voisin, le gouverneur grec de Yar-Hisar, avec lequel il entretenait des relations apparemment courtoises, le convie à assister aux noces de sa fille, une adolescente plus belle que la lune pleine ou le soleil levant «Timeo Danaos...», Osman bey, lui, ne se méfie pas: il accepte l'invitation. Mais son ami Kieussé-Mihal l'avertit en secret que cette invitation cache un guet-apens, et que le gouverneur de Yar-Hissar se prépare à assassiner, durant la fête des épousailles, cet hôte par trop avide de conquêtes. Informé du complot qui s'ourdit, Orhan, le fils d'Osman bey, décide que c'est lui-même, et non son père, qui se rendra au mariage. Esprit de sacrifice? Peut-être! Mais il est encore une raison, et majeure. Le prince est passionnément épris de la jeune fille qui se marie tantôt, et ne s'est pas encore résigné à la perdre. Le sort qui lui permet soudain de l'approcher, ne serait-il pas complice de son amour? Oui, c'est là une occasion unique, et que l'on ne doit point laisser fuir.

Au jour fixé, accompagné d'un harem de quarante femmes, Orkhan arrive à Bilédjik, fief du futur époux et, accueilli par mille prévenances, s'installe au château. Mais sitôt dans la place, le harem, se dépouillant de ses voiles, se change en une armée de vaillants soldats qui se rendent bien vite maîtres de la ville. Et cependant que s'entrecroise le fer et que coule le sang, Orhan, enfourchant son cheval, emporte sa bien-aimée vers un nid d'amour plus paisible et plus sûr.

A la je jeune Grecque dont il fait son épouse, le fougueux ravisseur donnera le nom poétique, le nom séduisant de «Nilufer», ou Nymphéa. Et quand, dix ans plus tard, il aura enfin conquis Brousse, qui deviendra dès lors la capitale de l'Empire ottoman, le sultan baptisera la rivière qui arrose la ville du nom même que porte sa compagne favorite, l'élue de son âme.

★

La mélodie engourdissante des tourterelles rythmait inlassablement le silence onctueux du matin. Une sérénité indicible émanait de ce paysage fait de tendresse, d'aménité et de bon goût, de ce paysage ni trop sentimental, ni sévère, mais simplement classique, mais simplement mesuré. Autour de la plaine que les aigrettes dodelinantes des peupliers empanachent, c'était le collier onduleux des collines lointaines, aux courbes d'azur poli. Et ce vert aigret des arbres, et ce bleu pastellisé des cimes se mélaient, se fondaient comme couleurs sur la palette d'un peintre, pour ne plus former qu'un seul ton imprécis, presque glauque, qu'une brume bleuâtre pareille à celle des tièdes soirées de printemps.

Ça et là, aux alentours, sur les flancs décliées de la montagne ou au creux de la ville, des minarets, des coupoles semblaient épinglés ainsi que des bijoux précieux sur une robe de femme: coupoles laiteuses comme les pruniers de mars, ou d'un rose de masse-pain frais; coupoles encore — tel le turbé de Mahmoud Ier — d'un bleu à reflets verts si éblouissant qu'il en fait songer à quelque essaim de martins-pêcheurs; minarets sculptés, dirait-on, dans de la neige friable et prêts à fondre au soleil.

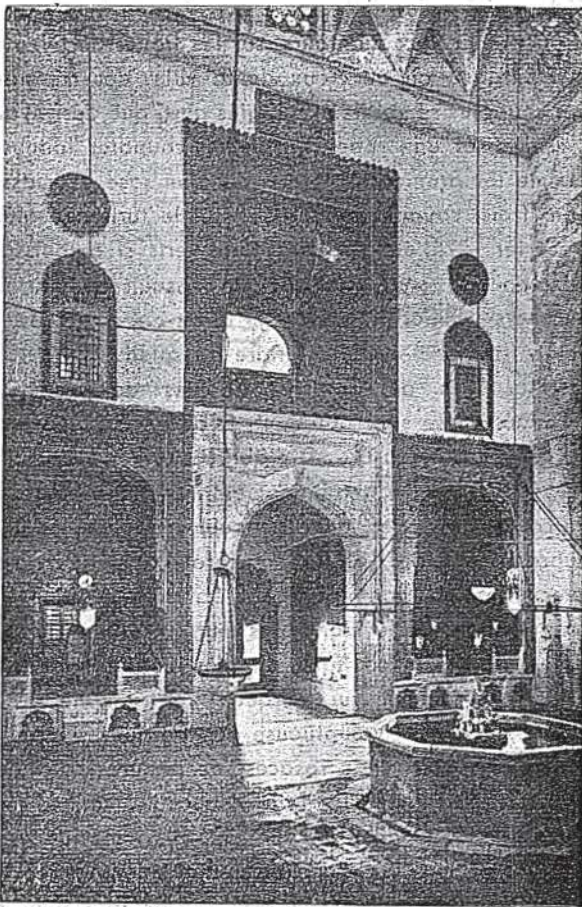
Mosquées de Brousse, poèmes de pierre et d'émaux où se sont alliées la beauté, la grâce et la noblesse. L'Oulou-Djami d'abord, toute blanche à l'extérieur avec son toit mamelonné d'une vingtaine de couples jumelles, qui s'alignent sagement les unes auprès des autres; blanche encore à l'intérieur, mais avec une profusion éperdue d'écritures géantes tracées en noir sur la clarté des murs. Ecritures de tous styles, depuis le coufique anguleux, hiératique d'allure, jusqu'à ceux qui marquent le triomphe de la courbe, de la voluptueuse arabesque. Floraison étrange de lianes, de rosaces, de ramures calcinées, charbonneuses sur un fond immaculé comme une fraîche moisson de lis.

Par la coupole centrale, entièrement vitrée, le jour ruisselle, pailletant d'ors amortis le bassin de marbre élevé non dans la cour, ainsi que le veut la

tradition, mais dans la mosquée même et dont l'eau fredonne sans cesse une cantilène fluide et rieuse.

Puis la Mosqué Verte, écrin de pierre et de marbre doublé, à l'intérieur, des faïences les plus rares: celles qui ont le vert de la Marmara à l'ombre des grands navires, le vert des frais ruisseaux où se reflètent les saules; celles qui ont des bleus de cobalt si soutenus que ni la mer ni le ciel ne sauraient s'y comparer, mais seulement les lapis les plus précieux. Mihrab couronné de stalactites, avec des coloris chatoyants empruntés à certains couchers de soleil où l'horizon se pare brièvement de teintes fantasmagoriques. Et noyé dans cette lumière assourdie, dans cette lumière abyssale, l'on avance sur les hauts tapis ainsi qu'en un songe qu'on craindrait de voir finir. Et là aussi, dans la vasque de marbre où les fidèles se désaltèrent, l'eau doucement sanglote, murmure, chantonne comme pour accompagner les pieuses oraisons, ou la méditation des visiteurs.

Ce bruit de l'eau, à Brousse, quel divin enchantement! Il vous suit partout. L'eau des canaux gazouille dans les jardins où l'arbre de Judée déploie ses bannières de pourpre, susurre dans les vergers poudreri-



Bursa: Yeşil Camiin dahili
Intérieur de la Mosquée Verte à Bursa

zés et les potagers multicolores; l'eau sableuse des torrents ronfle, gronde, marmotte sous les vieux ponts, entre les berges peuplées de coqs turbulents et des chats paresseux; l'eau des fontaines glougloute, module, vocalise dans les vasques de la Mouradiyé dont les mausolées épars se perdent sous un fouillis de verdure, parmi les roses à l'arôme de miel et les lilas musqués, parmi les platanes qui bénissent et les cyprès qui toisent de toute leur taille.

Il n'est point de ville plus spécifiquement turque. Rien n'y rappelle, comme à Istanbul, à Ankara, à Izmir, des civilisations antérieures. L'on rapporte qu'elle fut fondée par Prusias, roi de Bithynie, ou peut-être encore par Annibal, son hôte. L'on conte aussi que Théodora, attirée par les vertus curatives de ses sources, y vint se baigner en grande pompe, suivie d'une escorte de quatre mille personnes. Mais nul vestige ne subsiste de ce passé, et la ville semble n'être née que sous les pas des Ottomans, au 14ème siècle.

Il n'est que de voir ces maisons pour s'en rendre compte, ces petites maisons à encorbellement qui disent toute l'Anatolie, ces maisons basses badigeonnées soit de ce ton chaud que prennent les abricots en séchant au soleil, soit encore, et le plus souvent d'un indigo vif, cru, à reflets mauves qui ressemble à un cri enfantin et barbare d'allégresse. Elles offrent de plus, la particularité d'avoir les châssis de leurs fenêtres peints extérieurement de bistre, ce qui leur donne une bizarre expression, comme de visages aux grands yeux soulignés d'antimoine et qui vous observent fixement, pensivement, avec un peu de mélancolie.

Dans les ruelles matinales, des ânes trottaient, paysan en croupe, qui allaient portant au marché des couffes croulantes de légumes. Deux tziganes passèrent devant ma fenêtre, la tête voilée de cotonnade jaune, pieds nus dans la poussière qui les chaussait d'or. Elles s'étaient coiffées chacune d'un de ces tamis qu'elles brinqueballaient en chapelet, sous le bras, et ce tamis auréolait leur tête d'un nimbe pareil à celui des saintes.

Les tourterelles s'interpellaient, obstinées, d'un arbre à l'autre. Et dans cet air si pur, si savoureux, je continuais de rêver à ce couple d'amants qui régna jadis sur Brousse. A y rêver tandis qu'en-bas, dans la plaine sillonnée de routes qui luisent comme des ruisseaux, et de ruisseaux qui ressemblent à de blanches routes, les pinceaux tremblants des peupliers paraissaient calligraphier dans l'espace des mots inconnus et merveilleux.